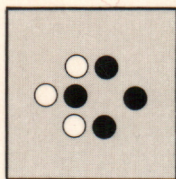


Bernard Noël

Portrait du Monde

Roman



P.O.L

Portrait du Monde

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L. :

Onze Romans d'œil
Journal du regard
La reconstitution

aux éditions Fata Morgana :

Une Messe blanche
Souvenirs du pâle
le Double Jeu du tu (en coll. avec Jean Frémon)
D'une main obscure
le Château de Hors
la Moitié du geste
l'Été langue morte
la Rumeur de l'air

aux éditions Flammarion :

les Premiers Mots
Treize Cases du je
Magritte
le 19 octobre 1977
Dictionnaire de la Commune (2 vol. collection « Champs »)
URSS aller retour
Poèmes 1
la Chute des temps
Olivier Debré

aux éditions Hazan :

Matisse

aux éditions Ryōan-Ji (André Dimanche)

Marseille New York
Trajet de Jan Voss

aux éditions Talus d'Approche

le Sens la Sensure
la Rencontre avec Tatarka

aux éditions Unes :

Fables pour ne pas
Extraits du corps
le Lieu des signes

Bernard Noël

Portrait du Monde

roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1988
ISBN : 2-86744-138-2

Le projet de ce livre est lié à un travail de rencontre et de recherche intitulé « Écrivains en Seine-Saint-Denis », dont le conseil général de ce département a pris l'initiative. L'auteur a bénéficié ensuite de l'aide, des introductions, du soutien du comité d'entreprise du Monde, qui souhaitait une œuvre littéraire et non une enquête. Très reconnaissant à tous ceux qui l'ont reçu, qui lui ont parlé, l'auteur les en remercie tout comme le conseil général et le comité d'entreprise.

Extérieur, 1

... Au commencement est le temps. Vous prenez le Temps, vous le pliez en deux et vous avez le Monde. Au commencement est un geste, puis tout continue par ces mains qui écrivent, qui mettent en pages, qui impriment, qui administrent. Ainsi le geste se prolonge à travers tous les corps : il les unit dans le tutoiement d'un travail qui franchit les différences, les rivalités, les blessures, les rumeurs, les couloirs, les âges, les opinions, les disputes. Le geste est originel, donc sans date ; il répand la mémoire et l'élan sur lesquels, chaque matin, le Monde recommence. Et cela fait un journal, qui n'est pas une propriété, mais un groupe dont la diversité multiplie la conscience. On cherche un visage sous la visière gothique, on n'y trouve que des regards et qui,

chacun dans sa vue personnelle, s'efforcent d'éclaircir ensemble le jour. Oui, cela est bien plus complexe, plus organique, plus obscur, comme dans une famille où la haine et l'amour se croisent. C'est dans le mouvement de cette contradiction que s'inscrit un présent tourné vers l'avenir, mais tellement imprégné de son passé que le basculement dans le futur y provoque un remous, car la pliure du temps va se rompre ou se déplacer à tel point que rien ne sera plus dans la continuité. Toujours la vie va vers son souvenir, toujours d'une heure à l'autre — et qui se souviendra pour moi de la dernière ? Pourtant, tout se tient ici dans le tremblement du perpétuel passage où s'annonce la fin puisque le destin d'un journal est de fixer pour un jour l'incessante apparition d'une actualité qu'on ne saurait saisir sans projeter paradoxalement sur elle la lumière de la durée, quitte à la voir s'effacer en elle-même aussi vite que la trace de la pluie dans l'eau. Le Monde a la volonté d'être le lieu où cette lumière est la plus forte, mais en éclairant l'éphémère ce n'est pas seulement du sens qui est dispensé, ni cette chose de nos jours tant prisée et recherchée qu'on appelle l'information, car en s'imprimant avec une austérité devenue en elle-même signature, tout cela donne forme à un élément dans la dépendance duquel nous sommes tous bien que de lui nous n'ayons pas conscience plus que de l'air qu'automatiquement nous respirons. Le Monde façonne la réalité et c'est en la façonnant qu'il est le monde. Alors, si vous faites halte rue des Italiens devant l'immeuble devenu ce transformateur du temps, dites-vous que le bâtiment d'allure bourgeoise n'a pas l'apparence de sa

fonction, pas plus à l'heure où, sur sa droite, s'encastrent voitures et camionnettes, vespas, motos et bicyclettes pour emporter par paquets étiquetés et ficelés le sens du jour, qu'à celles, plus nombreuses, où l'on ne saurait distinguer le passant et l'habitant. D'ailleurs, pourquoi démasquer la façade s'il n'y a pas d'autre machine dessous que bureaux, couloirs, escaliers ? Quant au sous-sol, pas de doute, il est bien l'atelier de fabrication de ce qu'en leur langue expéditive les nouveaux champions de la compétition désignent comme un produit, et après ? Le regard que nous portons sur les choses finit par les ramener à la place où elles nous dérangent le moins. Et si la vue ne décèle rien de particulier dans l'allure extérieure, faut-il que cette absence d'étrangeté l'inquiète *a priori* dans l'idée que l'histoire pèse toujours invisiblement ? Le lecteur mesure l'importance de la nouvelle à la surface qu'elle occupe, car la durée a des liens étroits avec ce qu'elle couvre, elle qui s'évapore immédiatement dans le ponctuel, l'accidentel, l'exceptionnel. Lisant votre quotidien, vous entrez d'emblée dans une identité dès lors que vous l'avez nommé, payé, reçu, et nul besoin pour vous de penser à la pile de journaux passés dont celui-ci est le présent : vous n'imaginez pas derrière son titre le long défilé de numéros dont un chiffre inscrit sur la manchette indique cependant le nombre. Nous n'avons pas vraiment le désir de l'origine à l'instant même où nous saisit sa nostalgie. Un lecteur demande seulement du papier, des mots dessus assemblés et que le tout dessine une certaine forme qui l'environne et dans laquelle il retrouve sa place, mais le temps qu'il a fallu pour projeter

dans les airs pareille existence, qu'importe ? L'encre ne laisse rien sur la peau des yeux, la mémoire non plus, alors même qu'elle fait justement circuler à travers ladite peau cette épaisseur dont la substance reste inaperçue tout en créant peu à peu dans la tête une terre où poussent les images, les pensées. La Tête ! c'est le nom que donne à l'immeuble de la rue des Italiens l'un de ses pensionnaires : Oh, fait-il, depuis décembre 1944, ce ne sont pas les années qu'il faut compter, ni la crasse des murs, mais l'endurance à vivre ici au jour le jour en oubliant l'exigüité de cet ici dans l'étendue de l'univers. Vous savez que nous raisonnons toujours en distances, dans le temps comme dans l'espace, mais représentez-vous un lieu dont les dimensions ne seraient pas dans leur dépendance... Vous hésitez ? Ne sentez-vous pas que ce lieu est dans votre tête ? Là, l'espace n'est ni mesuré ni mesurable et le temps s'y mêle inséparablement comme il se mêle à ce qui n'est qu'étages, couloirs et maison tant qu'on ne l'a pas senti composer avec tout cela, mais également avec le corps de ceux qui travaillent, un amalgame indéfinissable qui est le Monde. Je ne sais quelle pile feraient treize mille et quelques numéros, quelle colonne de papier ? Je la vois dressée dans le temps et au milieu de lui haussant une matière grise toute fourmillante de lettres. La réalité, monsieur, ressemble à ce tourbillon immobile, qui plane en elle et qui entre dans nos yeux pour provoquer en nous un égarement en même temps qu'une saisie, et c'est le mouvement du sens. Nous faisons semblant de l'épingler à l'aide de quelques titres, semblant de le retenir, et nous savons bien qu'ainsi nous l'orientons simplement vers ce

jour prochain, qui est la rive sans cesse reculée où nous voudrions prendre pied pour que le Monde ait des confins et s'arrête, en échappant à cette perpétuelle expansion que le temps impose à toute chose faite de lui et non d'espace. L'emportement, nous n'y cédon's en apparence jamais, lui opposant jour après jour la même fragile surface de papier continuellement divisée en six sous la manchette : titre, âge, numéro, prix, fondateur, directeur, jour, mois, année. Il y a là comme une boucle que rien ne saurait boucler, une sorte de courant d'immortalité : qu'est-ce que le Monde ? L'un dit : Ce qui nous soude, c'est la manière de mythifier notre propre histoire, et l'autre : en termes cyniques, je dirais que notre honnêteté, notre sérieux, sont notre véritable fonds de commerce... Le mythe est ce chemin qui monte du passé : il tourne autour de la succession des années, creusant à leur périphérie une circonvolution dont l'aboutissement est dans nos yeux, dans nos mains aussi bien que dans notre pensée, même si nous sommes incapables de remonter son trajet, incapables de mesurer quel flux s'en vient de lui vers nous. Un jour, mais il faut d'abord vivre dans la tête du Monde, travailler aux machines ou aux écritures, à la rédaction ou aux comptes ; un jour, ce chemin passe par vous, et vous aurez — pourquoi pas ? — croisé ce jour-là quelqu'un, une figure silencieuse, ou réussi un ajustement difficile, et qui témoigne justement de votre sérieux, de votre honnêteté. Parfois, l'un et l'autre déclarent : Ça marche mal ! Et l'un de préciser : Je ne fais plus un métier, je fais du gagne-pain, tandis que l'autre explique : On est mille cinquante au lieu de mille trois cent cinquante. Ce

sont des employés surtout qui sont partis, et des anciens. Moins il y a d'anciens, moins il y a d'amour du journal. Quand on est là depuis vingt-cinq ans, on se dit que dans le nouveau Monde il n'y aura plus beaucoup de place pour le sentiment, et ça fait mal. C'est une période difficile à vivre. Les nouveaux ont sans doute la fierté du journal, l'admiration, mais je crains qu'ils n'aient pas l'amour, cet amour dont la parution quotidienne renouvelle l'élan... Qu'est-ce que le Monde ? On ne s'interroge qu'à partir d'un doute, à partir du constat, tout à coup, que l'évidence s'est brouillée ; voici les mots de crise, de mutation, mais quand on les prononce, c'est déjà une vieille histoire qu'on a vécue sans s'apercevoir que le temps en elle changeait. Maintenant, un manque de sûreté vous envahit, car l'extérieur change d'allure et déteint sur l'intérieur, vous sentez une sauvagerie — non, ce n'est pas le mot que vous choisiriez, bien qu'il fasse parfaitement l'affaire, lui qui désigne à la fois l'étranger et l'incompréhensible — une sauvagerie donc, et elle défigure un voisinage jusque-là en harmonie avec vous-même. Mais, comme vous êtes dans la Tête, vous cherchez à comprendre afin de ne pas tomber du côté de la peur, des larmes ou de la haine ; pour ne pas verser non plus dans la vieille fascination du pouvoir, de la servilité et de l'abominable. Quelque chose est arrivé, qui ne se laisse ni situer ni définir faute d'être délimité dans le temps ; quelque chose qu'il faudrait envisager comme un événement d'événements parce qu'on le trouve multiplié ou démultiplié par une multitude de mouvements dont on ne sait trop s'ils se jettent en lui ou si c'est lui qui les projette. Et le désarroi est à son

comble quand on s'aperçoit que rien ne sera plus comme avant bien que tout demeure dans la dépendance de cet avant. Drôle d'époque, où il faudrait avoir deux langues dans sa bouche pour articuler d'un même souffle le blanc et le noir, au lieu de sentir en soi une confusion si dérangement que l'intimité menace ruine. C'est la guerre, vous semble-t-il, puisque vous préférez ce mot à celui de sauvagerie, une guerre d'un nouveau genre, qui se passe derrière le front, et même très exactement au fond du cœur et dans la tête. Quel pillage vous paraît brusquement s'être accompli en vous-même, pour que vous éprouviez pareil vide, comme si l'on avait démeublé la pensée en même temps que l'émotion de telle sorte que tout à présent sonne creux, et c'est sous vos propres épaules un bruit de mort qui tue le sens. Jusque-là vous aviez cru comme chacun qu'une éclaircie chaque jour naissait par vous du croisement des yeux et des choses pour peu que vous en façonniez l'expression, mais la lumière n'était plus soudain qu'un éclat d'agonie dans le déchirement du temps : est-ce qu'un Monde qui change est encore le Monde, si l'on pense que ce changement est un avatar radical, et non pas un simple renouveau ? Nous sommes, fait l'un, des gens qui connaissent la date de leur mort, et pourtant cela ne nous empêche pas d'aller vers l'inconnu. Vous exagérez, j'ai dit. Bien sûr, riposte-t-il, encore que tout dépende du point de vue, c'est-à-dire de l'implication. Et puis, n'y a-t-il pas plusieurs sortes de morts, sans parler d'une gradation entre la destruction mentale et l'anéantissement physique ? Personne n'est indispensable, c'est certain, pas plus le génie que le chef, mais je me

demande s'il est arrivé dans l'histoire que l'on programmât l'inexistence d'une partie de la population. Oui, s'il est arrivé que l'on commît ce génocide non sanglant, qui consiste à jeter hors du présent tous ceux qui n'y exercent pas un pouvoir quelconque. Il ne s'agit pas, en deçà de l'égalité des droits, d'un retour à une forme d'esclavage, mais d'une exclusion capitale. Vous savez que le Monde s'est trouvé mal, il y a quelques années : ce n'est plus le cas, la vitalité est revenue, seulement cette vitalité ne se mesure désormais qu'à l'ampleur des bénéfices. La quantité d'argent n'a jamais été un critère d'humanité. Sans doute, j'ai dit, cette quantité retombe-t-elle en qualité de vie, d'emploi, de relations. Non, et c'est là une nouveauté qui nous porte au bord de l'impensable, car la retombée représentait la vieille loi de la survie des privilèges, alors qu'aujourd'hui il semble bien que les privilèges entendent vivre sur leur propre développement, sans rien concéder. Aussi, nous voilà pris au dépourvu, exactement comme si l'on avait changé la langue des rapports sociaux sans prévenir la majeure partie des intéressés, tout en faisant mine de vouloir poursuivre avec eux le dialogue. On nous réclame la compréhension dans un langage incompréhensible, qui nous coince du côté du pouvoir, et qui tend à nous discréditer du côté de nos camarades puisqu'ils ne comprennent pas que nous ne comprenions pas. Un bruit de mort sous les épaules, et il faut continuer comme si de rien n'était, comme si l'on ne sentait pas que la sauvagerie, que la guerre rôdent à présent autour du cœur. Évidemment, le Monde continue, n'est-ce pas son rôle ? Et l'on découvre en soi cette injustice à

laquelle d'ordinaire on ne pense pas, l'injustice fondamentale de l'espèce, qui fait que tout peut continuer sans nous, que tout, bientôt, continuera sans nous. Comment balayer cette banalité quand elle est un sac de poussière sur la langue ? On dirait que l'ennemi s'est installé dans le corps et qu'il joue maintenant de moi contre moi-même. Bien entendu qu'un corps soit pareillement attaqué n'entraîne pas forcément la contagion : il est en nous un intérieur de l'intérieur, une cage dans la cage où la maladie reste particulière. Toute cette crainte est-elle justifiée ? C'est un corps sain qui interroge. Le matériel moderne permet la qualité. La crainte est liée à la peur du changement. L'être humain n'aime pas le changement. L'angoisse fait partie de sa réaction de défense. Pour ma part, j'aime cette césure à venir dans l'histoire du journal : elle représente un nouveau départ. Notre immeuble de la rue des Italiens, je serai triste de le quitter : il est toute l'histoire du journal, mais c'est aussi le théâtre des conflits de ces dernières années. En plus, regardez à quel point il est dégradé : les bureaux de la rédaction n'ont pas été repeints depuis un siècle, pas de climatisation, pas d'air, rien pour de bonnes conditions de travail. Disposer de locaux propres et libres de toute charge affective aura un effet positif en soi. Le problème est que l'unité de l'entreprise sera rompue, l'imprimerie s'installant d'un côté, la rédaction d'un autre. On va séparer le cœur du reste de l'organisme : le cœur, c'est la rédaction, et ce cœur restera à Paris tandis que l'imprimerie et l'administration s'installeront à Ivry. Il y a eu débat sinon conflit à cause de cette coupure, mais le problème n'a été

malheureusement posé qu'après le choix d'Ivry, donc trop tard. N'empêche, cela va nous donner un sacré coup de fouet, une bonne douche, qui nous débarrassera des vieilles histoires et de leur glu : on va recommencer le Monde. Faut-il, j'ai pensé, faut-il s'arracher le cœur pour renaître dans un corps défatigué de sa propre histoire ? Le bain de sang passa longtemps pour être un dispensateur de jouvence ; rares sont ceux ou celles qui l'osèrent, mais le transformateur de réalité de la rue des Italiens est en soi une étrange baignoire, puisque toute la vie du monde s'y déverse pour en ressortir noire et blanche. Le passage par la Tête ressemble au passage du plomb par le Fourneau, sauf que la métamorphose y demeure d'espèce aérienne, tel un souffle qui ne se fixe dans aucune forme à l'instant même où il épouse celle de notre bouche ou de nos poumons. Imaginez les yeux qui, par centaines de milliers, se posent sur la fragile surface et font de là s'envoler dans la tête qu'ils éclaircissent une matière que nul jamais n'a franchement nommée bien qu'elle contienne dans sa combinaison très volatile le principe et l'élan de toute nomination, ainsi que l'insaisissable capacité d'ouverture susceptible de lui rendre propice l'espace intelligent qui la recevra. Des yeux par milliers, chacun différent et chacun occupé pourtant à la même tâche sérieuse : il m'arrive de rêver au courant de vue qui se déclenche vers le milieu du jour pour absorber ce que le Monde a tiré du monde dans le plus grand festin mental que fournisse la langue française. Pardonnez-moi : l'image vaut ce qu'elle vaut, et tant pis si la pénétration de toute cette nourriture de tête appelle, par sa déglutition silencieuse, un autre

Au commencement est le temps. Vous prenez le Temps, vous le pliez en deux et vous avez le Monde... Ainsi débute l'épopée, mais le présent fait d'elle un oiseau de pierre. Sur mille personnes, combien ont encore droit à l'amour de leur métier quand il ne s'agit plus que de produire, d'être efficace et compétitif ? Les mutations technologiques sont un drame parce qu'elles font douter de la qualité de l'avenir. Est-ce toute la vie qui change ou seulement notre rapport à la vie ?... Ce livre rencontre cette actualité-là en tentant de faire le portrait d'un grand journal : pas de visages, mais des gestes, des voix, des lieux, des activités, des relations... Pas une histoire, mais une série d'instantanés... Pas un récit clos, mais une mise en forme, car elle seule peut métamorphoser le vif en lisible : cet espace noir et blanc où pousse le sens, qui est le réel de l'écriture dans l'intimité du livre...



9 782867 441387

ISBN : 2-86744-138-2
F 10138-10-88

85 F